

François Blais

François Blais, Dominic Tardif, Josiane Cossette et David Bélanger

Numéro 176, hiver 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/92219ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Blais, F., Tardif, D., Cossette, J. & Bélanger, D. (2019). François Blais. *Lettres québécoises*, (176), 4–21.

A man with a beard and mustache, wearing a green hooded jacket, grey jeans, and green lace-up boots, stands in a doorway. The background is a wall of horizontal wooden planks with white plaster. The man is smiling slightly and has his hands in his pockets.

François Blais

PHOTOGRAPHIES Bruno Guérin



TEXTES François Blais | Dominic Tardif | Josiane Cossette | David Bélanger



Autoportrait

Le Christopher Knight des pauvres

François Blais

De nombreuses barrières mentales se dressent entre moi et cette histoire d'autoportrait. Pour commencer, ce n'est pas mon genre de la ramener à mon propre sujet ou, en tout cas, j'aime bien me faire croire que ce n'est pas mon genre. Les gens passent leur temps à fignoler leur autoportrait, à travailler sur leur image, et moi je passe mon temps à les juger à cause de ça. Je scrolle mon fil d'actualité sur Facebook, et je regarde avec un mélange d'embarras et de commisération ces personnes qui consacrent des trésors de temps et d'énergie à se définir, regardez comme je suis spirituel, regardez comme je suis à gauche, regardez-moi me fâcher contre Richard Martineau, regardez le commentaire ironique que j'ai laissé sous la dernière publication d'Éric Duhaime, regardez-moi être un allié sincère et farouche de la cause féministe, regardez ma belle dépression, regardez-moi pisser un statut de deux mille mots pour exprimer une opinion tout en nuances sur Greta Thunberg, la grossophobie ou la laïcité, regardez-moi appeler cette célébrité par son petit nom, regardez-moi vous demander vos meilleures adresses à Rome afin que vous sachiez que je suis à Rome, regardez comme mes goûts littéraires et musicaux sont sophistiqués, regardez-moi affirmer que je ne regarde jamais la télé, etc. Je les vois faire leur petit malin, quémander l'attention d'autrui, et je suis persuadé d'être différent d'eux, de voler très haut au-dessus de la mêlée. Parce que ce n'est certainement pas moi qu'on prendrait à donner l'heure quand personne ne me la demande, hein ?

D'ailleurs, chaque fois que l'envie de la ramener à mon propre sujet me prend, je me rappelle les sages paroles que Dostoïevski met dans la bouche de son héros dès la première page de *L'adolescent* : « Il faut être trop ignoblement amoureux de sa propre personne pour écrire sans honte sur soi-même. » (Bien sûr, le fait qu'Arkadi Makarovitch Dolgorouki enchaîne en racontant ses petites affaires en mille pages bien tassées lui enlève un peu de crédibilité,

mais là n'est pas la question.) Pourquoi aurais-je envie de la ramener, de toute façon ? Il ne m'arrive à peu près jamais rien, le moindre accroc à ma petite routine me plonge dans un effroi sans nom, je n'ai jamais eu une idée en propre de toute ma vie, et il est très peu probable que j'accomplisse quoi que ce soit de notable d'ici ma mort. Mon insignifiance devrait constituer une digue suffisante entre moi et toute velléité d'autoportrait.

Toutefois, c'est l'exemple de Christopher Knight qui constitue la barrière mentale la plus difficile à franchir. Qui est Christopher Knight ? Pour être bref, il s'agit d'un type qui, sans raison spéciale et sans avoir rien planifié, a décidé à l'âge de vingt ans de tout laisser en plan et de s'enfoncer dans les forêts du Maine, où il a vécu en ermite pendant vingt-sept ans. Pendant cette période, il a eu une seule conversation avec un autre être humain, un randonneur croisé par hasard. Il a survécu en commettant des menus larcins dans les chalets isolés, et c'est d'ailleurs ce qui a causé sa perte : les propriétaires de ces chalets, irrités de se faire chiper leurs cannes de raviolis et leurs paquets de biscuits, ont alerté les autorités, et Christopher Knight a fini par être arrêté et jeté en prison. À un journaliste venu le visiter dans sa cellule et qui voulait savoir à quoi il avait pensé pendant toutes ces années de solitude, Knight a répondu qu'il n'avait pas pensé à grand-chose. Tout de même, a insisté le journaliste, se retrouver tout seul dans la nature vous porte forcément à l'introspection, non ? Non, a répondu l'ermite. « *I lost my identity. There was no audience, no one to perform for. There was no need to define myself. I became irrelevant.* »

Il se peut que Christopher Knight enfonce une porte ouverte en déclarant qu'il n'y a aucune raison de se définir soi-même en l'absence d'un auditoire, que cela ne sert à rien d'être quelqu'un s'il n'y a personne aux alentours, qu'on joue forcément un rôle

dès qu'on s'ouvre la trappe, il se peut que tout cela soit des évidences, néanmoins ces mots me hantent depuis que je les ai lus. Parce que j'aimerais beaucoup, moi aussi, être tellement en dehors du monde que cela ne servirait à rien de continuer à essayer de bricoler une personnalité cohérente à ce fouillis d'états d'âme fugitifs, de pensées contradictoires et de lieux communs opérant en société sous le nom de François Blais. Et comme je suis passablement épais, j'arrive parfois à me convaincre, l'espace de quelques secondes, que je suis réellement une sorte de Christopher Knight des pauvres. (Tout ce que je suis, je le suis en version « des pauvres ». S'il y a une chose que je sais de manière certaine à mon sujet, c'est que je n'ai aucun talent pour l'absolu.) J'arrive à me convaincre que je me balance tellement du monde qu'il ne me servirait à rien d'être autre chose qu'une coquille vide, un courant d'air.

(D'ailleurs, moi aussi, comme Christopher Knight, je vis dans la forêt. Bon, j'y ai une maison, une voiture, l'internet, le câble et Netflix, et j'achète mes denrées au IGA de Louiseville plutôt que de les voler dans les chalets des environs mais, pour le reste, c'est la même affaire, non ?)

Comme je disais, l'illusion ne dure que quelques secondes. Le reste du temps, je suis parfaitement conscient d'être plutôt un Arkadi Makarovitch Dolgorouki des pauvres qu'un Christopher Knight des pauvres. J'ai beau savoir qu'il faut être basement épris de sa propre personne pour oser écrire sur soi-même sans honte, c'est tout de même ce que je fais à temps plein.

Je plaçais cette citation de Virginia Woolf en exergue de mon deuxième roman : « Ai-je en moi le pouvoir d'exprimer la vraie réalité ? Ou bien ne puis-je écrire que des essais sur moi-même ? » C'était une vraie question. Une dizaine de bouquins plus tard, force est d'admettre que j'ai beaucoup de mal avec la « vraie réalité ». Bien sûr, quand vient le temps de remplir mes demandes de bourses au Conseil des Arts, et que je dois justifier le financement par le trésor public d'un énième essai sur moi-même, je pète de la broue dans le genre : c'est en creusant l'intime qu'on parvient à toucher l'universel et blablabla, mais je sais bien, au fond, que s'il m'arrive de toucher à l'universel, c'est toujours par accident, en m'enfargeant dessus.

J'ai croisé Patrick Brisebois au dernier Salon du livre de Québec, il m'a dit qu'il travaillait sur un roman de fantasy. « Je sais pas ce que ça va donner, mais c'est le fun à écrire. Je suis fatigué de toujours parler de moi dans mes livres. » Je te feel tellement, Brisebois ! Moi-même, en 2012, après avoir publié six petits romans dans lesquels les personnages étaient exactement les mêmes (mais avec des noms différents), six récits peuplés de petits perdants se pensant plus comiques qu'ils ne le sont en réalité, de ratés pas si sympathiques, asociaux, paresseux et irresponsables, j'ai décidé que j'en avais assez de moi-même et je me suis lancé dans un roman choral. Je m'étais donné le mandat d'étudier les destins d'une vingtaine de personnages, de la petite école jusqu'à l'aube de la trentaine. Il y aurait une conseillère en placements pour Desjardins, un représentant pharmaceutique, un consultant en sécurité informatique, une mère au foyer, un ambulancier, un policier, un travailleur d'usine, un propriétaire d'immeuble, un antiquaire, une éducatrice spécialisée, une fonctionnaire, une enseignante, un tueur en série et un vendeur de thermopompes. Des gens n'ayant aucun rapport avec moi.

Après un départ sur les chapeaux de roues (écrire un roman est toujours un jeu au début, puis ça devient un travail, puis une torture), je me suis peu à peu enlisé et j'ai découvert que si je voulais trouver la motivation de m'asseoir devant mon ordinateur chaque jour pendant un an, pour raconter la vie de policiers et de vendeurs de thermopompes, il me fallait également jeter dans la chorale un alter ego, une petite perdante suréduquée et asociale, se pensant plus comique qu'elle ne l'est. Mon éditrice, qui a toujours raison, a dit : « J'enlèverais le personnage de Coralie. Il n'apporte rien au récit, et il ressemble beaucoup trop aux personnages de tes livres précédents. » Je me suis bêtement entêté, et il a fallu que cette *Classe de madame Valérie* soit, au moins en partie, un essai de plus sur moi-même.

Même chose pour les deux livres pour enfants que j'ai publiés au cours des dernières années. Le premier met en scène une princesse, l'autre une poule. Deux personnages n'ayant, à première vue, pas grand rapport avec ce fouillis d'états d'âme fugitifs, de pensées contradictoires et de lieux communs opérant en société sous le nom de François Blais. Sauf que ma princesse est une underachiever assumée, abandonnant la partie au premier prétexte, et ma poule est une petite baveuse, immature et constante dans l'erreur. Bref, deux essais sur moi-même avec de jolies illustrations, destinés aux lecteurs d'âge préscolaire.

Je suis présentement occupé à écrire un roman de science-fiction. Ça se passe en 2098, mon personnage principal est Suédois et il est fonctionnaire pour une agence internationale. À première vue, ce personnage a aussi peu à voir avec moi qu'un participant d'*Occupation double* ou un candidat du Parti libéral. Lui et moi avons bien sûr quelques traits en commun : il a à peu près mon âge, il ne croit pas à grand-chose, et il sait qu'on ne devient pas plus sage avec le temps, seulement plus fatigué. Et, forcément, le texte tourne autour de mes petites préoccupations personnelles. Mais cela demeure anecdotique, et je peux affirmer que *La seule chose qui intéresse tout le monde* (en vente dans toutes les bonnes librairies quelque part vers 2021 ou 2022, ou peut-être jamais) n'est pas, dans son état actuel, un essai sur moi-même. Cependant, le manuscrit ne fait encore qu'une petite centaine de pages (je viens de les relire et il me semble que c'est immonde, mais je ne m'en fais pas trop avec ça, c'est normal qu'un premier jet soit un peu tout croche... c'est normal ?), j'ai encore amplement le temps de tout gâcher, d'en mettre partout. Ça pourrait arriver sans même que je le fasse exprès. Tiens, l'automne dernier, j'ai fait paraître un roman pour adolescents à La courte échelle. J'étais plutôt fier de moi, surtout parce qu'il me semblait que j'étais parvenu, l'espace de 37 196 mots, à demeurer en retrait, à laisser mes personnages être eux-mêmes, à narrer de manière relativement neutre. Mais la madame du *Devoir* qui en a fait la recension était d'un autre avis : ouais, bon, ça se laisse lire si on veut, mais au bout du compte c'est encore François Blais qui fait du François Blais. Trois étoiles, mettons, parce que je suis de bonne humeur.

C'est ça l'affaire avec moi, je la ramène à mon propre sujet aussi naturellement que je respire, sans avoir l'air d'y toucher. Je viens de passer près de deux mille mots (alors qu'on m'en demandait mille) à faire semblant d'esquiver cette histoire d'autoportrait, à expliquer pourquoi j'aimais mieux passer mon tour, et pourtant je viens bel et bien de faire mon autoportrait. Et je vous jure que c'est très ressemblant. ♦



François Blais n'est pas désagréable

Dominic Tardif

« Heille, heille, heille! Rosemarie! » Ça, c'est François Blais qui, quelques minutes après notre arrivée, tente d'ordonner à une de ses deux chèvres de sortir de la voiture d'Alexandre Vanasse, éditeur du magazine, qui avait laissé sa portière grande ouverte. Il n'en fallait pas plus pour que Rosemarie y fourre sa belle tête de chèvre et ses pattes avant afin d'y trouver quelque chose à mâchouiller (plus tard, elle s'amourachera de mon manteau). J'étais déjà heureux d'être là.

C'était un mardi matin très, très gris d'octobre. Annabelle Moreau, la rédactrice en chef de *LQ*, Bruno Guérin, photographe, et moi avions quitté Montréal tôt et roulé jusque chez François Blais, à bord du VUS vintage de Bruno, qui devait tirer le portrait de l'écrivain. Je pourrais lui poser quelques questions, si j'en avais envie, mais je n'en avais pas vraiment envie. Je m'explique.

Il y a une chose que l'on ne dit jamais au sujet des journalistes littéraires: nous préférons souvent jaser d'autre chose que de littérature avec les écrivains et les écrivaines que nous interviewons. Enfin, je (toujours parler au je) préférerais souvent jaser d'autre chose que de littérature avec les écrivains et les écrivaines que j'interviewe.

Il m'arrive même parfois de rêver d'une entrevue presque silencieuse, tissée de chaleureuses banalités: *T'es allé chez les beaux-parents en fin de semaine? Le starter de ton char est mort? As-tu déjà goûté à ça, toi, du lait d'avoine?* Il m'arrive de rêver d'une entrevue durant laquelle je n'adopterais pas le ton empesé du gars qui essaie de poser des questions perspicaces. Il m'arrive de rêver d'une entrevue qui ne serait pas une entrevue. C'était mon jour de chance.

Allô les animaux

Je rencontrais donc François Blais pour la première fois, même si je lui avais déjà parlé au téléphone. Il me dit, quand on se serre la main, qu'il m'a entendu plusieurs fois à la radio, mais qu'il ne savait pas de quoi j'avais l'air. Je lui demande s'il est déçu. Il répond « un peu » avec un grand sourire.

Petite maison orange brûlé. Grand terrain plein de feuilles. Bâtiment pour les chèvres. Poulailier. François vit ici depuis 2015, à Charette, dans la campagne mauricienne, MRC de Maskinongé. Il demeure avec sa sœur, qui s'était poussée chez leur mère, à Cap-de-la-Madeleine, juste avant notre arrivée, question de ne pas nous croiser. Surprise: François Blais n'est visiblement pas le plus sauvage de sa famille. Remercions néanmoins sa sœur, grâce à qui François ne porte pas de lunettes sur les photos qui accompagnent ce dossier. « Elle m'a dit: "Tes lunettes que t'as achetées sur Internet sont laides. Mets tes verres de contact." »

Les chèvres, Rosemarie et Ana, me tournent autour et se chamaillent entre elles, et les chiens, Firmin et Achille-l'émotif-qui-

jappe-tout-le-temps, me tournent autour et se chamaillent entre eux, et je demande à François si ça paraît que je ne suis pas super à l'aise avec les animaux. Il répond oui. « On a deux chiens, deux chèvres, cinq chats, une dizaine de poules et une perruche. »

Les trois collègues – Annabelle, Bruno, Alexandre – partent avec notre hôte dans le bois bordant la maison pour faire des photos, et l'unijambiste que je suis reste derrière parce qu'il y a trop de dénivellations et que je me casserais probablement la gueule. Je vois au loin toute la bande franchir une petite crique en bondissant, les chèvres Rosemarie et Ana incluses, mais elles, avec beaucoup, beaucoup de grâce. Elles ont été ainsi baptisées en l'honneur des championnes de saut en hauteur, l'Allemande Rosemarie Ackermann et la Serbe Ana Šimić, et elles leur font honneur.

J'entre me réchauffer, le temps de jalouser un des chats de François, une grosse et rouquine boule d'alanguissement, qui somnole sur le dossier d'un divan avec la sérénité du dalaï-lama sous sédatif. François nous raconte plus tard que le chat, Cossette, s'est récemment fait mordre la queue par une bête sauvage, une blessure qui se sera vite transformée en une facture de huit cents dollars chez le vétérinaire.

François et les collègues émergent du bois, précédés des chèvres, à qui François donne des Rice Krispies (des Cric, Crac, Croc, qu'il dit). Les demoiselles jouent aux mannequines pour Bruno depuis au moins une heure, et elles le méritent bien. C'est aussi très efficace, comme incitatif, pour les faire entrer dans leur enclos.

Certaines des poules de François et de sa sœur, voisines des chèvres, portent des prénoms de coiffeuses (Mimi, Monique, Manon, Hélène). Les coqs, eux, s'appellent Chantal et Rita. (François me précise par courriel, quelques jours après notre visite: « Ce n'est pas pour être urbain et genderfuck qu'on leur a donné des noms de filles, c'est juste que le brave fermier qui nous les a vendus est pourri pour différencier les sexes des poussins. »)

Je demande à François s'il leur arrive de faire rôtir une poule. Il me répond qu'une chance que sa sœur n'est pas là, parce que j'en mangerais toute une (j'en déduis que ça veut dire non).

Les collègues font conciliabule, le temps de zieuter les photos déjà prises, pendant que je tente d'amorcer une conversation avec François, en évoquant son récent roman jeunesse, *Lac Adélar* (La courte échelle, 2019). François me demande si c'est absolument nécessaire que le magazine lui consacre autant de textes, sans que je sache s'il me confie une inquiétude, ou s'il aimerait que je tente de dissuader Annabelle. « Tu trouves pas que c'est beaucoup? »



Le premier album du duo folk Frank & Dom est attendu pour le printemps.

« Ben... ben... j'aime pas ça
[les mondanités, les lancements,
les entrevues]. Je suis pas sociable.
J'ai pas de skills sociales pantoute. »

Je lui demande plus tard ce que ça lui fait d'être en une de *Lettres québécoises*, et il me répond que c'est Jean-Marie, le mari de son éditrice [NDLR: Jean-Marie Lanlo est le directeur commercial de L'instant même.], qui a fait pression sur Annabelle, ce qui m'apparaît plutôt improbable. Annabelle lui confirme plus tard que le Jean-Marie en question n'a rien à voir là-dedans, ce qui ne semble pas complètement le convaincre.

Le créateur, une richesse

Puis on s'enfonce dans le bois, au fond du terrain, pour d'autres photos, celles-là autour d'une petite cabane abandonnée, dans laquelle quelqu'un qui fait du yoga pourrait faire du yoga, mais qui sert essentiellement aux Blais de petit entrepôt à matériaux. Cela dit, François n'est pas tellement manuel.

Seul avec l'homme pendant que Bruno, Annabelle et Alexandre arpentent les alentours, j'essaie malencontreusement de renouer avec mon rôle de journaliste littéraire qui pose des questions perspicaces et sérieuses auxquelles il a longtemps réfléchi. Ce qui donne l'échange qui suit, alors que nous sommes entourés d'arbres aux feuilles jaunes et oranges et rouges.

Tardif : « Tout le monde se fait une image de François Blais comme le gars difficile d'approche qui ne veut pas jaser, mais on sait pas trop ça part d'où, cette affaire-là. »

Blais : « Ben... ben... j'aime pas ça [les mondanités, les lancements, les entrevues]. Je suis pas sociable. J'ai pas de skills sociales pantoute. »

Tardif : « J'ai déjà rencontré vraiment pire. » (Vraiment. Vraiment.)

Blais : « Ouin... Mais tsé, par choix, je ne vais pas me tenir dans des places où il y a du monde. Sinon, je suis parlable... relativement. »

Tardif, en se rendant compte, au moment précis où il finit de prononcer sa phrase, qu'elle n'a pas de bon sens : « T'es pas désagréable en tout cas. » (Pas. Désagréable. En. Tout. Cas.)

Blais, ironique : « C'est le plus beau compliment qu'on m'a jamais fait. »

Je tente de reprendre ma contenance, après avoir balbutié quelques excuses confuses, en lui demandant si ses patrons, au centre commercial Les Rivières de Trois-Rivières, où il travaille comme concierge de nuit, ont lu son livre *Les Rivières* suivi de *Les montagnes*, dans lequel il est question de la disparition d'un enfant, au centre commercial Les Rivières.



Il se trouve que sa lecture, par un des membres de la direction du centre commercial, aurait provoqué une moyenne commotion, au point qu'un expert en ressources humaines aurait été dépêché de Montréal afin de calmer la situation. L'expert en question avait bien compris, lui, qu'il n'y avait pas à s'inquiéter, que François Blais n'est pas un dangereux hurluberlu, qu'il compte parmi les écrivains les plus importants de sa génération, que de le punir pourrait virer en crise de relations publiques (même si j'imagine mal François aller se plaindre à TVA).

L'expert en ressources humaines aurait prononcé une phrase du genre : « François, les créateurs comme toi, c'est une richesse pour une entreprise comme la nôtre. » Et c'était bien la première fois qu'une phrase aussi stérile servait une cause réellement noble.

De la bière, de la pizza, des cadeaux

Un coq hurle; c'est l'heure de rallier la maison et de manger la pizza au bacon qu'Alexandre a commandée. J'offre à François les livres que je lui ai apportés : *Résidence d'artiste de quelques instants* de Marc-Antoine K. Phaneuf, un livret réalisé lors d'une résidence d'artiste, dans lequel K. Phaneuf raconte ses rêves (François nomme Marc-Antoine K. Phaneuf dans *Les Rivières* suivi de *Les montagnes*). Puis *À propos du style de Genette*, l'essai de David Turgeon sur Gérard Genette. François retourne les livres entre ses mains et ne semble pas comprendre qu'il s'agit d'un cadeau. « Tu veux dire que tu me... donnes ça ? »

Dîner, ce n'est pas dans les habitudes de notre hôte, qui travaille et écrit la nuit et qui peut se permettre de déjeuner tard. François ne mange pas de pizza au bacon avec nous et plutôt que de s'asseoir à table, il s'assoit au salon, sur le bras du divan, en buvant cette bière qu'il boit parce que j'avais compris qu'il voulait que je l'accompagne en en buvant une, alors qu'il souhaitait simplement m'en offrir une pour accompagner mon repas, et qu'une fois ma bière débouchée, j'ai insisté pour qu'il s'en débouche une aussi, sinon j'allais passer pour un alcoolique.

Nous sommes au lendemain des élections fédérales, François n'est pas allé voter, mais semble un peu déçu que Ruth Ellen Brosseau, sa députée, n'ait pas été réélue. Il l'a croisée à quelques reprises et elle lui a paru sympathique. François n'a voté qu'une fois, en 1995, lors du référendum, parce que sa blonde de l'époque avait insisté pour qu'il vienne avec elle. J'en ai déduit qu'il avait voté oui, mais je pourrais me tromper. On peut toujours se tromper.

Et nous voilà qui mangeons de la pizza au bacon à la table de François Blais pendant qu'il nous regarde depuis son salon, et il y a là-dedans quelque chose comme une métaphore de son œuvre ou de sa place dans la littérature québécoise. Ou peut-être que j'essaie encore trop de faire mon perspicace.

François avait comme plan, ce soir-là, de regarder la chaîne Investigation avec sa sœur. Il me dit, avant que nous partions, qu'il écouterait la chronique radio que je prépare sur Ginette Reno. Puis il ajoute, juste avant que je monte dans la voiture : « Oublie pas d'écrire que je suis pas désagréable. » ♦

Dominic Tardif est né en 1986 à Rouyn-Noranda. Il a vécu à Trois-Rivières-Ouest, Asbestos, Sherbrooke et habite maintenant Montréal. Journaliste et chroniqueur, il collabore au *Devoir*, à la revue *Les libraires*, ainsi qu'à ICI Première et ICI Musique (où une de ses récentes chroniques portait pour vrai sur l'œuvre de Ginette Reno).

lire l'intime

d'un océan à l'autre



STEFAN PSENAK
Certains soirs
de catastrophe

Prise de parole

*Je t'entends la nuit
tordre tes chemises
comme on égorge ses peurs*

Certains soirs de catastrophe
STEFAN PSENAK
Éditions Prise de parole

*je calligraphie vos images
maquille vos obsessions
traduit vos curiosités
en carnaval de village*

Le temps des signes
RINO MORIN ROSSIGNOL
Éditions Perce-Neige



RINO
MORIN
ROSSIGNOL

LE
T E M P S
D E S
S I G N E S



JOSÉ CLAER

Mordre
jusqu'au sang
dans le
rouge à lèvres

POÉSIE
L'INTERLIGNE

*Le sexe contemporain aux
mâchoires de coquillage
La seringue à la main
Utilisant toujours des
aiguilles d'horloge
en retard
Pour me shooter le quotidien*

**Mordre jusqu'au sang
dans le rouge à lèvres**
JOSÉ CLAER
Éditions L'Interligne









Regroupement des
éditeurs franco-canadiens

La petite fille du dépanneur

Par Josiane Cossette

Salut François,

D'emblée, tu me permets de te tutoyer ? « Monsieur Blais », je ne peux juste pas. Je vais donc tenir pour acquis que c'est OK, pour mille et une raisons que tu découvriras bien assez vite.

Je suis tombée sur *Iphigénie en Haute-Ville* il y a une dizaine d'années, au Clément Morin de Trois-Rivières. Quand j'ai vu que c'était signé François Blais, j'ai lu ta bio décalée et évasive, et j'ai pensé : « François Blais, mon voisin d'enfance ? Celui qui venait acheter des bonbons au dépanneur de mon père ? » J'ai trouvé ça cool que quelqu'un de Grand-Mère soit traducteur et écrivain plutôt que journalier chez Dorval, mais je n'ai pas acheté le livre et je me demande encore pourquoi.

Bref, il a fallu attendre 2013 pour que j'ouvre *La classe de madame Valérie* et que je me casse presque une côte en tombant de ma chaise. Imagine ma surprise : non seulement le livre se déroulait à l'école Lafèche, l'école de mon enfance, mais, comme les élèves de madame Valérie, j'étais moi-même pile en cinquième année en 1990. La classe de madame Valérie, ç'aurait pu être la mienne (ce qui aurait clairement mieux valu que celle de Pierre Tessier).



Très vite, les questionnements ont fusé. Comment aborder une œuvre quand tu y reconnais tous les lieux que l'auteur décrit, parce que tu y as grandi, mais aussi presque tous les personnages, aux noms réels ou inventés ? Comment aborder une œuvre quand, là où un lecteur « normal » doit se créer des images mentales à des lieues du réel, tu sens la poussière sur les calorifères qu'on rallumait l'hiver et la peur qui te tenaillait quand venait ton tour de descendre chercher les berlingots de lait ? Comment aborder une œuvre, quand tu as saigné du nez à cinq ans parce que son auteur t'avait demandé de te battre avec sa sœur *pour le fun* ?

Tout ça m'a ramenée à Umberto Eco et à ses théories de la réception : jamais je ne serais aussi près de l'intention de l'auteur, à moins d'écrire un roman moi-même. Je pouvais départager le vrai du faux, je me projetais de nouveau dans les rues de ma ville natale, dans ma cour d'école, où l'on ne jouait pas au « ballon poire », mais bien au « ballon rotatif » ; détail langagier qui décuplait mon plaisir de lecture et, comme tout le reste, m'amenait à superposer mes souvenirs à la réalité livresque. Je revoyais Jessica Matteau qui, j'en suis sûre, se prénomme en fait Julie – et qui était vraiment championne à l'élastique avec ses espadrilles blanches jamais sales ; Anne-Élyse (Rosalie ?) Caron, que même les filles trouvaient belle ; sans oublier sœur Colombe. « Sœur Colombe », deux mots sur lesquels le quidam serait vite passé. Mais, pour moi, ces deux mots charriaient des robes fleuries, une petite moustache, des « r » roulés... et la honte ressentie quand elle m'avait renoté qu'« on peut aimer ses parents, mais on peut seulement adorer Dieu ». Deux mots qui m'ont aussi transportée des années plus tard, lorsque cette même sœur Colombe nous a accompagnés, mon frère et moi, dans la préparation des obsèques de notre père, qui, ironiquement, depuis la dernière rangée de l'église pendant ma confirmation, lui avait chanté « Colombe, envole-toi » avec d'autres pères qui auraient préféré que leurs enfants soient en morale.

Impossible de te lire comme si Grand-Mère était pour moi une page blanche, impossible d'empêcher les incessantes interférences qui me font sortir de l'œuvre et m'y plongent plus profondément à la fois. Je sais bien que tu as pigé à gauche et à droite dans ton vécu, mais aussi dans celui de tes sœurs, pour créer la trajectoire de tes personnages... qui, par le plus grand des hasards, s'avère un copier-coller de mon propre parcours. De l'école Lafèche en 1990, au cégep de Shawi en Arts et lettres en 1997, jusqu'à – coup de grâce – Montréal, sur le Plateau, à la fin des années 2000. Là où tes personnages sont, j'étais, je suis. En lisant *La classe de madame Valérie*, j'ai pu voir, toucher, sentir tes descriptions, tes anecdotes par le truchement de ma propre vie, comme un film Super 8 qui se déroule à dix-huit images par seconde et dont

la bobine a *jammé* avec un goût de framboise suédoise quand j'ai lu ceci, à la page 364 : « Au primaire, j'habitais sur la Deuxième Avenue, pas très loin du dépanneur Hélène. » Bam. Le dépanneur de mon père, qui portait le nom de ma mère. Quand même ton livre dit que t'étais mon voisin, c'est que *La classe de madame Valérie*, c'est pas mal ma vie, à un détail près : je ne me suis pas suicidée dans un garage. Et, comme j'étais toujours vivante, je n'allais pas arrêter de te lire.

Document 1 et *Sam* ont suivi, me procurant le même plaisir de lecture et me jetant eux aussi par terre en raison des similitudes avec mon petit vécu d'inconnue. Comme j'étais techniquement de la promotion de *Sam* à Du Rocher en 1996, j'ai failli aller feuilleter mon album de finissants pour couper court à l'intrigue. Et dire que je suis habituellement de celles qui n'en ont rien à cirer de la part de réel dans l'autofiction ! Ton habileté à enchevêtrer la fiction et le réel était en voie de me transformer en monstre.

Ceci dit, au fil de la quête sur les traces de *Sam*, c'est avec grand bonheur que j'ai retrouvé Stéphane Daoust et sa légendaire insignifiance, deux personnages que j'avais eu l'occasion de côtoyer au défunt Café Figaro. Mentionnons simplement que je n'en ai pas voulu à *Sam* de le varloper joyeusement et que je ne prévois pas, à long terme, me procurer de t-shirt « J'aime Shawi ». Or, avec les souvenirs de Stéphane Daoust sont aussi remontés ceux d'une de mes collègues du café. Julie Parent. La Julie. Ta Julie. Celle d'*Un livre sur Mélanie Cabay*, dans lequel j'ai été étonnée de la voir surgir. « Ah ouin ? François Blais a tripé sur Julie Parent ? » que j'ai pensé. Je l'avais bien appréciée comme collègue, Julie. Tellement que je l'avais moi aussi googlée, quand j'étais à l'université. Mais hormis sa collaboration à *P45*, moi non plus, je n'avais rien trouvé. (Pour ce que ça vaut, sache que je la voucherais toujours plus que Dominique Boucher, qui poireaute encore au purgatoire de mes demandes d'amitié Facebook non acceptées, à cause d'une bitcherie qu'elle m'a faite à l'université.)

Trivial de me perdre dans ce genre de considérations et de souvenirs dans un livre qui veut nous faire réfléchir sur la mémoire et la violence faite aux femmes ? Je te l'accorde. Je salue ton travail, d'ailleurs. Mais des interférences, on ne peut pas mettre ça en laisse. Ça court dans la direction que ça veut, comme des chiens sur une terre à la campagne.

Bref, je ne pourrai jamais savoir comment je recevrais ce que tu écris si je m'appelais Karine et que j'étais née en 1989 à Rimouski. De toute façon, je ne changerais pas mes origines et, je l'avoue, ça me rend quand même un peu fière, même si on ne s'est pas tant connus, de dire : « François Blais ? C'était mon voisin d'enfance ! »

Je te dis donc merci pour ton talent et tes récits chargés de souvenirs qui goûtent bon le Fun Dip, et sans rancune pour le saignement de nez. On se voit peut-être aux Rivières.

(Oh ! J'ai croisé Julie Parent, cet été. J'ignore si elle a repris avec Éric Vandal mais, pour l'avoir de mes yeux vue traverser Saint-Denis au coin de Laurier, je te confirme qu'elle est toujours bien vivante.) ♦

Josiane Cossette

La petite fille du dépanneur

Native de Grand-Mère, **Josiane Cossette** est aujourd'hui conceptrice-rédactrice publicitaire à Montréal. Elle écrit surtout pour les autres, mais renoue de temps à autre, avec bonheur, avec son passé de littéraire (puisque'il faut bien que son presquedoctorat serve à quelque chose).



La fosse de François Blais

David Bélanger

À une certaine époque, disons au tournant de *Sam* (2014), alors que François Blais venait de recevoir la bénédiction de Pierre Foglia¹ pour *La classe de madame Valérie* (2013), certaines mauvaises langues ont commencé à persifler sur le compte de l'homonyme du ministre du Travail de l'époque : avec ses ratés sympathiques, sa niaiserie magnifiée (et, il faut le dire, magnifique), ce vitriol itérativement épandu sur le champ littéraire (pour notre plus grand bonheur, néanmoins), ne commençait-il pas à se répéter ? C'était là fort mal comprendre l'œuvre de François Blais.

Le pelleteur

Avec son court recueil de nouvelles, *Cataonie* (2015), il me semble que sa poétique a pu être mise en perspective. Prolifique, avec un titre par hiver depuis *Iphigénie en Haute-ville* paru en 2006, François Blais avait peu encouragé chez ses lecteurs le pas de recul, nous gardant d'apercevoir l'ensemble fascinant, féroce et idiosyncrasique, qu'il dessinait à coups de répétitions. L'image n'est pas sans intérêt : si François Blais se répétait, au fond, c'était à la manière du fossoyeur, qui, de ses toujours semblables pelletées de terre, n'en allait pas moins de plus en plus en profondeur.

Dans *La nuit des morts-vivants* (2011), on rencontre deux narrateurs, Pavel et Mollie ; chacun est mandaté par un « auteur » en contre-jour pour pondre une poignée de pages, comme une sorte de journal d'écriture ; cet auteur qu'on ne verra jamais, véritable fantôme de la trame, est sans doute celui qui est chargé d'intercaler les narrations et de nous faire constater à quel point le Pavel aux manières proustiennes irait bien avec cette Mollie à l'élan joycien – pourquoi diable ne se rencontrent-ils pas, pourquoi l'idylle échappe-t-elle au roman ? Les deux seuls geeks de tout Grand-Mère ne pourront-ils jamais échanger de fluides ? (Soit dit en passant, c'est aussi une grande injustice de l'histoire littéraire, quand, en 1922, James Joyce arriva complètement saoul à son unique rencontre avec Marcel Proust, et que les deux géants de la littérature de l'époque papotèrent de choses et d'autres plutôt que de la transcendance du langage.)

Ce que *La nuit des morts-vivants* nous révèle en fait, un peu comme on le voyait déjà poindre dans la *Vie d'Anne-Sophie Bonenfant* (2009), c'est le dialogue désirable entre les gens du cru et le monde littéraire ; Pavel est employé d'entretien, Mollie vie de l'aide sociale. Tous deux écluent dans les bars – ou se stationnent au Tim Horton's –, lecteurs assidus mais omnivores, ils ont une belle culture, mais une culture complètement inutile, voire déplacée, dans leur univers social. Vers la fin du roman, Pavel assiste au « fameux » party de Noël de son employeur, dans un bar de la ville. Un peu ennuyé, il grimpe sur la mezzanine et se met, pinte à la main, à lire un roman de Sôseki Natsume. Ce surplomb relatif relève quelque chose de touchant que les autres livres de François Blais revisiteront : la culture littéraire, quand bien même elle tapisse un livre de littérature, n'est pas moins traitée comme une culture de la marge, jamais de l'élite. À peine au-dessus des autres, sur une mezzanine.

Document 1 (2012) reprend l'année suivante ce commentaire sur la culture littéraire pour, d'une certaine façon, le préciser. Plutôt que de souligner la niche de la littérature dans le monde en général, les narrateurs Tess et Jude, respectivement commis chez Subway et assisté social, pointent la fraude – à moins que ce ne soit la secte ? – que représente l'institution littéraire, installée sur une série de croyances un peu aveugles. Les deux protagonistes, afin de se payer un voyage dans un petit bled perdu des États-Unis, décident d'emprunter l'identité du seul écrivain hermétique de Grand-Mère, Sébastien Daoust, Ph. D. en littérature, auteur d'une thèse sur le Temps chez Paul Valéry, recyclé dans la construction de bateaux car la littérature, « il n'y croit plus ». Le milieu littéraire local – celui de la région grand-méroise, mais plus encore celui du Québec – est moqué, alors que la falsification de Tess et Jude paraît simplement reproduire la fraude générale que constitue cette chasse gardée institutionnelle que serait la LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE.

Sam, d'une bonne pelletée, va un peu plus profond ; dès sa préface, François Blais demande de but en blanc à recevoir le prix Ringuet pour le livre que nous tenons entre nos mains : « Je souligne qu'il s'agit de mon huitième roman publié et, qu'à ce jour, je n'ai toujours gagné aucun prix littéraire important. [...] Personnellement, cela ne m'émue guère, l'on n'écrit pas pour gagner des prix, mais c'est surtout pour vous que cela commence à être gênant. » Montrant ainsi du doigt l'arbitraire des attributions, salissant joyeusement nos beaux « outils de légitimation » pour parler le jargon des sociologues, l'auteur raconte, dans ce roman, la quête d'un pauvre garçon tombé amoureux d'un « journal intime », celui de S. qu'il rebaptise Sam. Il cherchera l'autrice de ce journal jusqu'au Département des littératures de l'Université Laval, sachant que la mère d'icelle y occupait un poste. Or, il faut voir que ce narrateur n'est qu'une victime de plus de la fraude de la littérature...

Cataonie, mentionnais-je, est ce qui nous révèle le mieux le geste d'approfondissement au cœur de la poétique de François Blais : s'il creuse depuis au moins *La nuit des morts-vivants*, c'est au terme de ce recueil de nouvelles que la fosse où poser la littérature paraît complétée. Dans « L'intrus », l'ultime texte de l'ouvrage, nous rencontrons le narrateur, écrivain pédant, qui se voit propulsé le temps de ses rêves dans la trame narrative d'*Angéline de Montbrun*. C'est d'autant plus gênant que ses rêves modifient pour de vrai le roman canonique ; pour s'en assurer, il va chercher conseil auprès d'un professeur de littérature ayant consacré sa thèse à tisser une lecture marxiste du célèbre roman de Laure Conan. – qu'il n'aurait cependant jamais lu, pas plus que la théorie marxiste. *Cataonie*, à son dénouement, nous présente ainsi une sorte d'itinéraire, de plus en plus bas : de la critique de « l'idéologie littéraire » à la critique de ses organes de publication, à la critique de son institution, celle, souvent universitaire, chargée de désigner qui passera à l'histoire et qui passera à la trappe. À ceci près, souligne l'œuvre de Blais, que les juges sont moins des juges que des automates poussés par l'air du temps, qui se gardent de lire, d'analyser, pauvres tartuffes, qui maintiennent le culte sans y croire.



Les personnages d'outre-tombe

Je conçois que j'ai ici parlé d'une seule tendance de l'œuvre de François Blais, et que j'ai tracé son portrait en polémiste – ou en fossoyeur –, en faisant l'impasse sur le gros de sa production. Les universitaires, dont je suis, adorent se concentrer sur les textes qui pincent le dogme universitaire.

Je l'ai mentionné, avec la bénédiction de Pierre Foglia, François Blais a reçu une lumière particulière, un souffle, et pour cause : *La classe de madame Valérie* se distingue de ses autres titres, par sa facture – c'est volumineux –, et son propos – il y a ici de la tendresse pour plusieurs personnages. Ce livre souligne, en regard des autres titres de l'auteur, une capacité d'empathie, ancrée dans les jeux (souvent cruels) de l'enfance. De fait, ce roman raconte de façon intercalée les préparatifs de la fête d'Halloween d'une classe du primaire, et l'âge adulte des mêmes enfants devenus grands, leur destinée, leur personnalité aiguisée par le temps. La force de ce récit choral réside dans la capacité à tirer les fils des jeux artificiels dans lesquels l'humain s'emberlificote constamment : les récits d'amour de la *Vie d'Anne-Sophie Bonenfant* en constituent autant d'exemples étrangement remuants.

Si François Blais semble avoir creusé profond pour enterrer la facticité de la littérature et de ses conventions, on constate ces dernières années tout ce qui, maintenant, est prêt à sortir de la fosse : des effrois véritables, quasiment sans deuxième degré dans *Les Rivières*, suivi de *Les montagnes* (2017), sous-titré *Deux histoires de fantômes*, ou encore le livre pour la jeunesse, *Lac Adélard* (2019). Je pense aussi à ce projet fragile, un essai intitulé *Un livre sur Mélanie Cabay* (2018), qui revient sur le trouble causé par ce « fait divers », la mort violente d'une jeune fille au cœur des années 1990. Un émoi qui a propulsé l'écriture. Car, au fond, on a souvent lu les romans de François Blais par le prisme de leur sarcasme, comme si le mordant pouvait résumer la démarche. Ses derniers livres soulignent la chair sous le papier, rappelant en cela *Nous autres ça compte pas* (2007), son deuxième roman : l'histoire d'un écrivain « à la tâche » racontant, devant un lecteur mal avisé, le récit plus ou moins amoureux d'un vieux couple de geeks et leur inexorable déréliction. On se dit que ce n'est qu'un roman sur l'écriture d'un roman, en oubliant un peu le roman – et le drame relatif – qu'il recouvre.

Si le discours de Blais se plaît à nous rappeler les conventions « de papier » dans lesquelles nous sommes embourbés, et ce, dès la tendre enfance – sa théorie du ballon-chasseur, réduisant les règles du genre humain à notre fonctionnement dans une joute au cours des récréations, constitue encore à ce jour l'un de mes efforts sociologiques favoris depuis Durkheim –, ses derniers textes se font plus graves, plus adultes : le drame de Mélanie Cabay nous rappelle les amours et les angoisses véritables qu'on aura beau maquiller sous l'ironie et la littérature, ils n'en demeureront pas moins là, prêts à surgir, tout en dessous. ♦

1. Pierre Foglia, « L'hiver, un livre, un poisson rouge », *La Presse*, 17 février 2014.

David Bélanger est chargé de cours à l'UQAM et stagiaire postdoctoral à l'Université McGill. Il a fait paraître récemment un recueil de nouvelles, *En savoir trop*, à l'instant même. Il est directeur de rédaction d'*XYZ. La revue de la nouvelle*.

Écrire est un jeu (et le jeu est toujours frustrant, difficile et compliqué)

Les questions restent, les réponses changent. Voici celles de François Blais.

Est-ce que le roman est mort ?

Là, puisque c'est la première question et qu'il est important de partir du bon pied, il faudrait que je trouve en moi la maturité de répondre autre chose que « Je ne savais même pas qu'il était malade ». Bon, oui, j'imagine que le roman est mort. Des gens qui en savent beaucoup plus long que moi ont annoncé sa mort, et il me semble que je dois les croire sur parole. (Il serait intolérable de vivre dans un monde où des types comme André Breton, Milan Kundera et Roland Barthes parleraient à travers leur chapeau.) Ceci dit, cette mort ne m'affecte pas tellement, sans doute parce que je ne suis pas assez lucide/cultivé/talentueux pour percevoir les limites du genre. Je suis parfaitement à l'aise avec les codes du roman et, si on me laisse faire, je vais écrire des romans toute ma vie.

La qualité ou le défaut d'un éditeur, d'une éditrice ?

La qualité principale d'une éditrice est, à mon avis, la franchise. (Il y a la compétence, bien sûr, mais on tient la compétence pour acquise.) Elle doit être capable de dire sans détour ce qui cloche dans un texte. Comme auteur, on sait toujours un peu ce qui cloche, mais on fait souvent du déni, parce qu'on se souvient de tout le travail investi dans ces parties qui clochent, et de tout le travail que ça demanderait pour qu'elles cessent de clocher. Il y a toujours une très grande distance entre le manuscrit que je soumetts et le livre imprimé. La dernière éditrice avec laquelle j'ai collaboré (à La courte échelle) a travaillé très fort pour nettoyer mon manuscrit de toutes ses incohérences, redondances, platitudes et culs-de-sac, au point que c'en est presque injuste que son nom ne figure pas sur la couverture. S'il me prenait l'idée insensée de m'autoéditer, je sais bien que je n'arriverais qu'à produire de la bouillie pour les chats.

Avez-vous une béquille littéraire ? Si oui, laquelle ? Expliquez.

Dans tous mes récits à la première personne, j'utilise un narrateur féminin pour faire croire que le personnage n'est pas exactement moi.

Le roman que j'ai honte d'avoir lu ?

La réponse qui me vient spontanément est qu'il est ridicule d'avoir honte de ses lectures. (Oui, d'accord, les lecteurs de *50 Shades of Grey* devraient être gênés mais, en même temps, ils sont sans doute trop nonos pour ressentir de la honte.) Toutefois, avec le recul, je dois dire que j'ai honte d'avoir lu *Fend-le-vent et le visiteur mystérieux* en troisième année. La maîtresse m'avait surpris à lire *Les malheurs de Sophie*, et elle m'avait fait comprendre à demi-mot qu'il s'agissait d'un « livre de filles » (parce que le personnage principal était une petite fille, qu'il avait été écrit par une femme et que la couverture était rose dans l'édition que je possédais),

et que je devais en cesser la lecture immédiatement. À la place, elle m'a enfoncé dans la gorge ce *Fend-le-vent et le visiteur mystérieux*, un « livre de gars » que j'ai trouvé vraiment plate, mais que j'ai lu d'une couverture à l'autre parce que je ne voulais pas déplaire à la maîtresse.

Le pays dont je préfère la littérature ?

La Russie. Pendant la période de ma vie où j'étais un peu intense, j'aimais tellement les grands auteurs russes que j'ambitionnais d'aller vivre en Russie, dans une datcha perdue au milieu de la Sibérie, quelque part dans le coin d'Iekaterinbourg. Une icône du XII^e siècle au mur, un gros poêle au milieu de la place et un samovar sur une table basse. Je voulais vivre exactement comme Oblomov : me prélasser au coin du feu, manger des cornichons salés, boire de la vodka, contempler la steppe d'un air rêveur. J'aurais eu une épouse qui se serait peut-être appelée Anna Arcadieвна ou Nastassia Philippovna. Ça fait longtemps que je ne suis plus intense, mais j'ai quand même gardé une affection pour la littérature russe, à cause du mélange de mélancolie et d'humour désespéré, des grands espaces, de la neige, des chicanes entre slavophiles et occidentalistes (qui ne sont pas de mes affaires, mais qui me passionnent quand même), et surtout des personnages trop intelligents pour leur propre bien, aux motivations floues et compliquées.

Le livre qui fait partie intégrante de l'écrivain que je suis devenu ?

The Life and Opinions of Tristram Shandy, Gentleman, de Laurence Sterne. D'abord, c'est la chose la plus drôle jamais écrite. Lire une seule page de *Tristram Shandy* me fait davantage rire que n'importe quel show de n'importe quel humoriste. Et puis, c'est un roman entièrement constitué de digressions. Le narrateur tourne interminablement autour du pot, au point qu'il en oublie le pot. C'est de loin le roman qui m'a le plus influencé comme auteur, parce que moi aussi j'essaie souvent d'être drôle, et moi aussi j'adore tourner autour du pot.

Si je n'écrivais pas, je...

Jouerais à des jeux vidéo.

Mon personnage fictif préféré ?

J'ai un faible pour Mycroft Holmes. C'est un surdoué (il est même décrit comme étant plus brillant que son petit frère, Sherlock), mais il est paresseux, indolent et complètement dépourvu d'ambition. Il pourrait accomplir de grandes choses, mais il préfère passer ses journées à son club de gentlemen, à fumer son cigare et à lire son journal. D'une manière générale, j'aime beaucoup les personnages qui gaspillent sciemment leurs talents.



Votre pire et votre meilleur souvenir d'écriture ?

Il me serait difficile d'identifier un meilleur moment d'écriture, étant donné qu'il s'agit d'une activité très routinière. Je suis généralement heureux quand j'écris, surtout quand j'ai tout mon temps et que j'ai une théière et des biscuits à portée de main. Le bonheur d'écrire est une variété particulière de bonheur, puisqu'il est presque entièrement composé de sentiments négatifs (la frustration de ne pas arriver à exprimer précisément ce que j'ai en tête, le découragement devant la tâche à accomplir, la tentation presque irrésistible de garrocher l'ordi et de faire autre chose, etc.), mais c'est tout de même le plus grand bonheur qui soit. Écrire est un jeu, et le jeu est toujours frustrant, difficile et compliqué (sinon, c'est un jeu plate).

Tout de même, je dirais que mon meilleur souvenir d'écriture remonte à 2002, alors que, par un concours de circonstances, je me suis retrouvé à vivre seul en appart dans une ville où je ne connaissais pas grand monde. J'ai alors décidé que c'était le moment idéal pour essayer d'écrire un roman. Vérifier si j'avais ça en moi. J'allais avoir trente ans bientôt et, même si j'écrivais depuis longtemps pour mon plaisir personnel, je n'avais jamais eu l'idée de m'y mettre sérieusement. À cette époque, je n'aurais pas pu nommer trois maisons d'édition québécoises. J'ignorais même l'existence de celle qui allait devenir la « mienne » (L'instant même). J'ai donc ouvert un fichier Word et je me suis mis au travail, pour finalement découvrir que oui, j'étais capable d'écrire un roman. Si je garde un si bon souvenir de cette période, c'est sans doute parce que j'étais complètement absorbé par l'écriture. J'étais sur le BS, alors je n'avais que ça à faire, à part manger et aller promener le chien.

Est-ce que je lis les critiques de mes livres ? Pourquoi ?

Tout le monde lit les critiques de ses livres, non ? On écrit d'abord pour soi, c'est vrai, mais si on décide de publier ce qu'on écrit, c'est quand même un peu pour les autres. Je suis toujours curieux de savoir ce que les gens pensent de mes livres. Je n'accorde pas une importance particulière aux critiques professionnels. Je dirais même que je préfère l'avis des gens sur les sites comme Goodreads, qui disent carrément (parfois brutalement) ce qu'ils pensent, sans mettre de gants blancs, sans chercher à bien tourner leurs phrases, sans se préoccuper de « placer l'œuvre dans son contexte », et toutes ces affaires-là. Ceci dit, je crois qu'il ne faut pas accorder une importance démesurée aux critiques, et je suis toujours embarrassé quand je vois un collègue ruer dans les brancards à cause d'une mauvaise critique.

Y a-t-il une autre manière d'écrire que sous la contrainte ?

Je ne pense pas. Mais, en même temps, cette contrainte est artificielle, parce que je sais bien que tout le monde, sauf moi, se fout du roman que je suis en train d'essayer d'écrire. J'ai certes un petit lectorat fidèle, il y a des gens qui apprécient ce que je fais, mais personne n'en ferait un fromage si je décidais d'arrêter. Pour parvenir à pondre mes cinq cents mots par jour (c'est mon quota), je dois me faire accroire qu'il est d'une importance capitale que j'arrive au bout de ce manuscrit. Je suis un patron très vache envers moi-même, je n'accepte aucune excuse et il est très rare que je m'accorde une journée de congé. Les jours où je n'arrive pas à écrire, où rien ne sort (ou que ça sort tout croche), je me force à faire de la recherche ou de la lecture en rapport avec mon projet.

C'est beaucoup plus facile quand la contrainte vient de l'extérieur, sous la forme d'une date de tombée.

L'écrivain dont je suis jaloux...

Je pense qu'il ne sert à rien de se jalouser entre écrivains. Et puis, si je me mettais en tête d'envier tous ceux qui ont davantage de talent que moi, je me rendrais très malheureux. Ceci dit, je suis tout de même un petit peu jaloux d'Alexie Morin à cause de cette capacité qu'elle a (mélange de talent, d'intelligence, de sensibilité et d'habileté technique) d'exprimer, avec élégance et sans avoir l'air de se forcer, des choses que j'aurais cru impossibles à exprimer en français. Cette phrase de Flaubert traduit bien la frustration qui m'habite quand je peine à traduire en mots une idée complexe, un état d'âme fugitif ou un alliage inusité de sensations : « La parole humaine est comme un chaudron fêlé où nous battons des mélodies à faire danser les ours, quand on voudrait attendrir les étoiles. » Je crois que certaines zones de la psyché humaine vont demeurer à jamais hors d'atteinte des mots, que certaines réalités sont trop fugaces et trop subtiles pour se laisser prendre par les filets grossiers du langage. C'est pourquoi je suis toujours déchiré entre la jalousie et l'envie d'applaudir quand un écrivain (mettons Virginia Woolf, Marcel Proust, Fiodor Mikhaïlovitch Dostoïevski ou Alexie Morin) me donne tort et arrive à épingler sur la page l'une de ces réalités que je croyais jusque-là inexprimables.

Je suis également rempli d'admiration pour ceux qui arrivent à peindre de manière claire et simple une scène complexe, ou à décrire l'évolution d'un corps dans l'espace sans que le lecteur s'y perde. (C'est vraiment plus difficile qu'il n'y paraît.) Une autre citation (de Julien Green cette fois) qui me revient souvent en tête quand j'écris et que je me retrouve embourbé dans un passage difficile : « La pensée vole et les mots vont à pied. Voilà tout le drame de l'écrivain. » Encore une fois, j'ai l'impression que ça ne s'applique pas à Alexie Morin et, oui, je suis quand même un peu envieux à cause de ça. (En ce qui me concerne, on peut dire que ma pensée vole, même si elle ne vole pas très haut, mais j'ai souvent l'impression que mes mots vont en rampant.)

Quels auteurs vous ont le plus inspiré dans votre propre écriture ?

Quand j'ai commencé à écrire, à l'adolescence, j'étais obsédé par Boris Vian, et j'étais convaincu que ça ne valait pas la peine d'écrire si on n'écrivait pas exactement comme Boris Vian. J'ai rédigé des dizaines de petites histoires « à la manière de... ». (Enfin, je m'imaginai que c'était « à la manière de... », mais c'était plutôt du sous-sous-sous-sous Boris Vian. Je le sais parce que ces histoires existent encore, et ce n'est pas beau à voir.) Quand mon premier roman est paru, Christian Desmeules a qualifié mon écriture de « cartoonnesque ». Ce n'était pas un compliment, mais ça ne m'a pas déplu, parce que ce côté cartoonnesque est ce qui me reste de ma période Boris Vian.

Au début de la vingtaine, j'ai essayé d'avoir une période Réjean Ducharme, mais j'ai vite abandonné parce que mon style naturel est trop incompatible avec le sien. Mon écriture est entièrement dépourvue de jeux sur la langue et d'images. C'est pourquoi je ne comprends pas trop ceux qui trouvent que je m'amuse à faire du sous-sous-sous-sous Réjean Ducharme.

Un peu plus tard, j'ai eu une période Céline. Les résultats étaient aussi lamentables qu'on peut l'imaginer. (Par contre, je suis fier de dire que je n'ai jamais eu de période Bukowski. Je n'ai même jamais été capable de terminer un livre de Bukowski.)

Au bout du compte, les auteurs qui m'ont le plus inspiré sont ceux qui semblent écrire « au fil de la plume », comme Laurence Sterne, Mark Twain, Miguel de Cervantès, William Makepeace Thackeray. J'aime beaucoup les écrivains « nonchalants », surtout depuis que j'ai découvert tout le travail que ça exigeait afin de parvenir à cette « nonchalance ». Comme j'ai passé l'âge d'avoir des périodes, ces influences sont plus obliques, mais je sais que je ne serais pas l'écrivain que je suis si je n'avais jamais ouvert *Roughing It*, *The Luck of Barry Lyndon* ou *The Life and Opinions of Tristram Shandy, Gentleman*.

Pourquoi Réjean Ducharme est-il un écrivain important ?

En tout cas, il est un écrivain important pour moi car, lorsque je l'ai découvert, à dix-huit ans, je croyais en avoir fini avec la littérature québécoise. Il faut dire que mes profs de français successifs à l'école secondaire Le Rocher avaient travaillé fort pour me dégoûter des auteurs québécois, me forçant à avaler des affaires comme *Agaguk*, *Menaud*, *maître-draveur* et *Le Survenant*.

Vraiment, je n'ai rien contre *Agaguk* (pas grand-chose pour non plus), ça se laisse lire, mettons, mais je me souviens d'avoir pensé que si nos « classiques » étaient de ce calibre-là, alors je n'avais aucune envie d'aller voir de quoi le tout-venant avait l'air. Notre littérature est jeune, d'accord, et le corpus littéraire canadien-français est forcément plus mince que celui de la France, qui accumule les chefs-d'œuvre depuis des siècles. Mais la littérature russe est également jeune, et j'avais déjà décidé, en secondaire 4, que Germaine Guèvremont, Philippe Aubert de Gaspé, Félix-Antoine Savard, Louis-Honoré Fréchette, Octave Crémazie, Yves Thériault et compagnie ne faisaient pas le poids face à Dostoïevski, Gogol, Tchekhov et Tolstoï. Je lisais *les Mémoires écrits dans un souterrain* en cachette dans le cours de chimie, et *Agaguk* au grand jour dans le cours de français, et je mesurais l'ampleur du fossé entre nos classiques et les leurs.

J'étais convaincu que notre littérature était de seconde zone, simplement parce qu'il ne serait pas passé par la tête de Louis-Paul Descôteaux et d'André Prince de nous faire lire Réjean Ducharme. Et moi-même je n'avais jamais eu l'idée de prendre les devants, malgré *L'avalée des avalés* et *L'Océantume* qui traînaient dans la bibliothèque de mes parents depuis ma naissance. De toute façon, les couvertures étaient peu invitantes et, surtout, je ne pensais pas qu'il pouvait sortir quelque chose de bon d'un type prénommé Réjean. Mes auteurs préférés à l'époque portaient des noms infiniment moins triviaux : Fiodor Mikhaïlovitch, Anton Pavlovitch, Lev Nikolaïevitch, etc. Réjean... pourquoi pas Gaétan, un coup parti ?

Il a fallu que je me retrouve, vers la fin de ma deuxième année en Arts et Lettres au cégep de Shawi, avec un travail à remettre la veille sur un roman québécois de mon choix, pour que je me pince le nez et que j'ouvre enfin *L'avalée des avalés*. Réjean m'a eu au premier paragraphe. J'ai lu le roman d'une traite, complètement fasciné. J'ai découvert ce soir-là qu'un auteur québécois pouvait jouer dans la même ligue que tous les Anton Pavlovitch du monde. Incidemment, je n'ai pas fait mon travail sur *L'avalée des avalés*,

parce que je ne voulais pas que l'école vienne salir mon amour pour Bérénice Einberg. (À la place, j'ai bâclé quelque chose sur *La grosse femme d'à côté est enceinte*, sans me donner la peine de lire le bouquin.)

Aimeriez-vous écrire pour le cinéma un jour ? Y a-t-il des films qui vous ont marqué plus que d'autres ?

J'adorerais écrire pour le cinéma ! Premièrement parce que c'est beaucoup plus facile d'écrire un scénario qu'un roman : on n'a pas à se préoccuper de bien polir notre style, de créer une atmosphère, de décrire les lieux et les personnages en détail. La caméra fait tout le travail à notre place. Et puis on n'est pas responsable du résultat final, puisque c'est le nom du réalisateur qui est mis de l'avant. (Tout le monde sait que, mettons, *Schindler's List* est un film de Steven Spielberg, mais à peu près personne ne pourrait nommer le scénariste sans demander à Wikipédia.) Surtout, écrire pour le cinéma est beaucoup plus payant que d'écrire des romans. (En même temps, presque tout est plus payant que d'écrire des romans.)

Pourquoi écrire pour les jeunes ?

Il ne me serait jamais venu l'idée d'écrire pour les jeunes si je n'avais pas été sollicité. Dans le cas de mes albums pour les petits enfants, c'est l'illustratrice qui m'a demandé de lui écrire des histoires. Et pour ce qui est de mon roman pour les adolescents, c'est l'éditrice de *La Courte Échelle* qui m'a approché pour que je soumette un texte. Je n'aurais jamais osé me lancer dans la littérature jeunesse de ma propre initiative, parce que c'est un public qui me fait un peu peur. À tort ou à raison, je vois les jeunes comme des lecteurs très exigeants et très difficiles. Surtout les adolescents, qui sont sursollicités, surstimulés, et qui ont toujours un écran à portée de main. En écrivant mon roman destiné aux lecteurs de onze à treize ans, j'avais l'impression de devoir ramer fort pour garder leur intérêt, les inciter à tourner la page et à lire la prochaine. Je ne sais pas trop si j'y suis arrivé, car le roman vient tout juste de paraître et je n'ai pas encore eu de feedback. (La madame du *Devoir* l'a trouvé correct, mais c'est une grande personne, ça ne compte pas.)

Avez-vous un rituel d'écriture ? Écrivez-vous le matin, le soir, la nuit ? Dans un bureau, dans le salon ? Aucune de ces réponses.

J'écris toujours le matin, quand mon niveau d'énergie est à son maximum. C'est très fragile, mon affaire. Pour tirer le meilleur parti de mon petit filet de talent, il faut que les conditions soient idéales : je dois être bien reposé, habillé en mou, n'être distrait par rien, ne pas être trop contrarié par les événements extérieurs. J'envie ceux qui peuvent écrire dans n'importe quelles conditions, soûls, morts de fatigue, déprimés, etc. J'ai lu que Dickens écrivait parfois à la table de la cuisine, en jasant avec la visite, pendant que sa centaine d'enfants criait et courait partout. Je trouve ça plus impressionnant que tous les exploits de David Blaine (David Blaine étant ce dude qui a retenu son souffle sous l'eau pendant dix-sept minutes, qui a passé soixante-deux heures tout nu dans un bloc de glace, qui a vécu quarante-quatre jours dans un coffre en plexiglas).

J'écris sur un vieux divan dans le sous-sol, avec mon portable sur mes genoux. ♦